

Analyse cinématographique de « Vive Ladjérie! » (2004)

Le film « Vive Ladjérie! » met en scène trois femmes en conflit avec leur environnement. Goucem, le personnage principal, est une jeune femme de 27 ans qui travaille dans un magasin de photographie le jour et est la maîtresse d'un riche médecin la nuit. Dès le début du film, on apprend sa dépendance financière envers lui ainsi que son désir ardent de l'épouser, ce qu'il refuse. Elle partage une chambre avec sa mère dans un hôtel. Sa mère, Papicha, est une ancienne danseuse de cabaret qui, avec l'âge, a perdu tout sens à sa vie. Tout au long du film, on découvre qu'un journal l'a faussement qualifiée de prostituée et Papicha passe son temps à réfuter cette accusation. Leur voisine d'hôtel est Fifi, une prostituée très active. Bien qu'elle jouisse d'une plus grande indépendance que les autres personnages du film, elle travaille sans cesse et est exposée aux dangers liés à son métier. Les conflits de chacune de ces femmes interrogent la place des femmes dans la société algérienne du début des années 2000. À la croisée des chemins entre la terreur fondamentaliste religieuse des années 90 et l'espoir de la modernité du nouveau millénaire, chaque femme se débat entre son rôle traditionnel de femme et son désir d'indépendance.

Le film s'ouvre sur Goucem à son travail, où un homme la suit et la harcèle tout au long du film. Cette scène initiale met d'emblée le spectateur en garde contre les dangers liés à la condition féminine. Goucem retrouve ensuite le médecin avec lequel elle entretient une liaison. Dans cette scène, elle est entièrement nue, un plan la montrant de face, tandis que le médecin est habillé. Cette objectification par la caméra révèle le déséquilibre des pouvoirs dans cette relation, mais aussi, plus généralement, dans la culture et la société algériennes de l'époque, pour les femmes. Elle se rend ensuite dans une pizzeria où un homme lui vole son salaire dans son sac à main. Elle en parle à une autre femme présente dans le restaurant, qui lui dit qu'elle devrait être reconnaissante de ne pas avoir été agressée physiquement ou assassinée, car ce type de violence envers les femmes est malheureusement très répandu. Sur le chemin du retour, elle croise de nouveau l'homme qui la harcèle, un rappel supplémentaire de sa vulnérabilité face à la violence. On la voit se préparer pour une soirée, sous le regard de sa mère qui l'observe dans le miroir. Sa mère est apprêtée, maquillée à la perfection, une fleur dans les cheveux et vêtue d'une ravissante nuisette fleurie. Malgré son âge, le spectateur perçoit des similitudes entre la façon dont Papicha se pare de ses atours et celle de la jeune Goucem, qui utilise maquillage et vêtements ultra-féminins et révélateurs comme une technique affûtée pour instrumentaliser sa féminité et sa

sexualité à des fins personnelles. Dans la boîte de nuit, on voit une danseuse d'âge mûr, en costume de scène, debout sur un piédestal, entourée de jeunes hommes qui la dévisagent. De même, Goucem joue au billard en robe moulante, entourée d'hommes qui la fixent. Bien qu'elle ne soit pas rémunérée comme la danseuse, elle n'en reste pas moins le divertissement. C'est lors de la scène de flirt entre Goucem et un homme dans la boîte de nuit que le sujet des armes est abordé pour la première fois. L'homme qu'elle séduit possède un pistolet, ce qui est perçu comme un atout, symbolisant la frontière ténue entre danger et protection, à l'image de la nature de chaque homme dans ce film. Votre relation avec un homme est-elle synonyme de danger ou de sécurité ? Ils font l'amour dans ce qui ressemble à une base militaire abandonnée, sous le regard du harceleur de Goucem et d'un autre inconnu. Après coup, l'homme avec qui elle a couché lui propose de la revoir, ce à quoi elle répond : « Sinon, me tueras-tu ? » Tout dans cette rencontre sexuelle est incroyablement dangereux pour Goucem, mais elle s'y adonne quand même volontiers et semble tirer plaisir et confiance du fait d'être à la fois valorisée et menacée par ces hommes, et de pouvoir leur survivre.

Ensuite, on voit Goucem et Papicha se recueillir sur la tombe du père de Goucem au cimetière. C'est la première fois qu'on les voit voilées et vêtues de robes très pudiques, un contraste frappant avec les tenues plus modernes et révélatrices qu'elles portaient dans les scènes précédentes. Au cimetière, elles se disputent au sujet de la liaison de Goucem avec le médecin, et Papicha monte dans un taxi où les autres passagers discutent d'un article de journal relatant l'exode des propriétaires de cabaret et des artistes d'Alger vers la France dans les années 90, en raison du conservatisme religieux qui régnait alors en Algérie. Les passagers les jugent, affirmant qu'ils auraient dû ouvrir une mosquée. Très contrariée, Papicha quitte le taxi en pleine autoroute et rentre chez elle à pied.

Goucem commence à devenir très paranoïaque à propos de Sassi, car elle se doute qu'il ment sur l'endroit où il se trouve. Elle se rend chez lui pour vérifier sa présence, mais sa femme la surprend. Elle va alors à l'hôpital où il travaille et harcèle les infirmières pour savoir où il est. Elle l'appelle et le supplie de l'épouser, expliquant qu'à 27 ans, elle ne peut plus continuer ainsi. Avec son emploi insatisfaisant et mal rémunéré, et compte tenu de la pauvreté et du manque de pouvoir qu'elle et sa mère subissent en tant que femmes en Algérie au début des années 2000, il est vrai qu'un mariage avec un homme aisé représente l'une de ses seules chances d'échapper à la misère.

Après son expérience dans le taxi, Papicha commence à se comporter de manière anxieuse et erratique. Sur le chemin du retour, elle entre dans un bar et boit seule. Elle confie à un homme qui lui offre un verre que son mari est mort de dégoût, puis se met à chanter et à danser sur la musique diffusée dans le bar. Elle retire son voile et le noue autour de sa taille, une tenue similaire à celle que porte la danseuse plus tôt dans le film, dans la boîte de nuit où se rend Goucem. Tous les jeunes hommes présents la regardent danser et applaudissent en rythme. On perçoit ici la tentative désespérée de Papicha de retrouver le rôle qu'elle tenait dans sa jeunesse : celui d'objet du désir masculin et d'artiste affranchie des contraintes des normes sociales traditionnelles et religieuses grâce à la danse, acte libérateur. Une fois rentrée chez elle, elle demande à ses voisins leurs journaux pour essayer de trouver l'article sur le cabaret, le Cococabana. Elle convainc la jeune fille des voisins de les feuilleter avec elle, recouvrant les murs de sa chambre et de celle de Goucem de journaux. La fillette lui dit que sa mère a traité Papicha de prostituée, ce qui l'offense profondément. Papicha explique à la fillette qu'elle était danseuse, et celle-ci lui confie qu'elle aussi rêve de devenir danseuse. Elles sortent pour voir l'ancien cabaret Cococabana, mais il est fermé. Un jeune garçon vendant des bonbons dans la rue leur explique qu'il va être transformé en mosquée. Papicha persuade la jeune fille de danser pour le garçon en échange d'une barre chocolatée. De retour chez elles, Papicha enfle son ancien costume de danse et danse pour la fillette dans sa chambre, puis elle commence à lui donner des cours de danse.

Goucem est toujours harcelée par le même homme, mais son attitude envers lui a changé et elle commence à flirter avec lui. Le spectateur comprend qu'elle agit ainsi dans une quête désespérée de validation masculine, se sentant rejetée par Sassi. Elle passe un après-midi avec lui, mais il n'est pas riche ; il conduit une petite moto, même pas une voiture, et ne pourrait probablement pas la sortir de la pauvreté. Elle le repousse donc en lui disant qu'elle va se marier. Le soir même, elle reçoit une lettre de Sassi contenant l'argent pour son loyer et celui de sa mère, ainsi que la promesse d'un prochain dîner ensemble.

Papicha confie à Goucem son intention de vendre son ancien appartement à Sidi-Moussa, un quartier réputé dangereux, pour rouvrir le Copacabana. Une dispute éclate entre elles, chacune évoquant les risques d'un tel projet face à l'extrémisme religieux et à la violence en Algérie. Papicha s'exclame : « Le terrorisme, c'est fini ! » Goucem, indignée, insulte sa mère, danseuse topless, et lui reproche de la nourrir. Cette dispute constitue le fil conducteur du film : la peur des

violences des extrémistes religieux, l'autocensure et la misogynie intériorisée des femmes, et leur impuissance qui les pousse parfois à se prostituer. Goucem refuse de voir que sa mère subvient à ses besoins grâce à la prostitution, payée par son riche amant, Sassi. Papicha met fin à la discussion en déclarant : « Oui, elle était danseuse à moitié nue, mais jamais prostituée. »

Dévastée par sa situation, Goucem entre dans la chambre de sa voisine Fifi, alors que celle-ci prend un bain avec un client. Goucem admire le luxe de Fifi : son parfum, ses beaux draps, ses vêtements chics et sexy, sa décoration rose bonbon. Puis, elle fouille dans la veste du client et s'empare de son arme. Elle est assise dans sa chambre et joue à tirer avec son arme. Le client de Fifi s'en va et nous la voyons enfin interagir avec Goucem comme des amies. Tout au long de leur conversation intime sur leurs vies, le client de Fifi l'appelle sans cesse sur son portable à propos de son arme qu'il a perdue. Le lendemain, Fifi emmène Goucem chez une voyante pour l'aider avec ses problèmes avec Sassi. Nous voyons Fifi pour la première fois à l'extérieur de leur immeuble et elle porte la tenue la plus conservatrice de tous les personnages que nous avons vus dans le film. Elle porte un voile blanc assorti à sa robe blanche et un voile intégral. Cela contraste fortement avec toutes les autres tenues que nous lui avons vues porter jusqu'à présent, qui étaient toutes de la lingerie. Chez la voyante, nous voyons des hordes de femmes qui attendent de la rencontrer, toutes là pour trouver un mari. Cela montre clairement le désespoir des femmes dans cette culture de trouver des hommes, car c'est l'une des seules solutions aux difficultés qu'elles endurent dans la vie et leur seul accès au pouvoir. Lorsque Fifi rentre seule à son immeuble, elle est prise en embuscade par son client et plusieurs autres hommes. Goucem, qui lui a volé son arme, la kidnappe. Il exige qu'on lui rende son arme, mais elle est impuissante, car elle ne l'a pas. Elle comprend peu à peu qu'ils vont la tuer et tente désespérément de s'échapper. Elle parvient à monter dans la voiture d'un inconnu et le supplie de l'aider. À bord se trouvent trois femmes adultes et un jeune garçon. Les femmes adultes la forcent à sortir, criant qu'il y a un enfant dans la voiture et sous-entendant que la vie du garçon est plus importante que de l'aider à échapper à ses assassins. On voit ici clairement une société ravagée par la peur de la violence et par un profond mépris des femmes.

Lorsque Goucem constate que Fifi n'est jamais rentrée et que toutes ses affaires ont disparu, elle interroge tout le monde pour savoir où elle se trouve. Personne ne prend son inquiétude au sérieux, lui disant qu'elle ne devrait pas s'en mêler. Goucem est la seule à s'inquiéter et va signaler la disparition de Fifi à la police. On comprend alors que Fifi ne vaut rien

pour les voisins de l'hôtel, car elle est non seulement une femme, mais aussi une prostituée. Le lendemain, Goucem retourne à la police et découvre que son corps a été retrouvé sans vie sur la plage. Elle se rend à l'hôpital et exige de voir le corps de son amie à la morgue, ce qui lui est refusé, jusqu'à ce que Sassi fasse une exception. Alors qu'elle enlace le corps de Fifi à la morgue, Sassi réprimande les employés des pompes funèbres pour le traitement inhumain infligé au corps, ce à quoi ils s'exclament : « C'était une prostituée ! » Cela démontre une fois de plus, même après sa mort, l'inutilité absolue de Fifi aux yeux du monde. Sur le chemin du retour, Goucem s'arrête à un match où joue son harceleur et recommence à flirter avec lui. Malgré la terrible perte de sa seule amie, elle doit persévérer dans sa quête d'un homme pour subvenir à ses besoins, sous peine de connaître une mort aussi brutale et indigne que celle de Fifi.

Dans les dernières scènes du film, Papicha rencontre les hommes qui ouvrent un cabaret semblable au Copacabana et ils lui proposent un emploi d'artiste. Elle interprète une chanson lors de la soirée d'ouverture, rayonnante sur scène dans une magnifique robe, retrouvant ainsi sa place légitime d'artiste libérée après toutes ces années de terreur en Algérie.

Tout au long de « Vive Ladjérie ! », le film dépeint les multiples facettes de la condition féminine en Algérie au début des années 2000 : le danger, la violence, les mauvais traitements et le désespoir endurés par ces femmes pauvres et impuissantes, confrontées à un conservatisme religieux persistant et à une misogynie systémique. Le travail du sexe à différents degrés, qu'il s'agisse de prostituée, de maîtresse ou d'épouse, est perçu comme la seule solution à la vie difficile qu'elles endurent, mais finalement, à travers le retour de Papicha comme artiste de cabaret, nous voyons que l'émancipation et la libération par les arts et la passion sont le seul tremplin possible vers une vie meilleure pour elles.